Katherine E. Brown, *Creole Economics: Carribean Cunning under the French Flag*

Austin, University of Texas Press, 2004, XVI + 271 p., ill.

Natacha Giafferi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/4209>

DOI : 10.4000/lhomme.4209

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 2 mai 2007

Pagination : 265-266

ISBN : 978-2-7132-2126-2

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Natacha Giafferi, « Katherine E. Brown, *Creole Economics: Carribean Cunning under the French Flag* », *L'Homme* [En ligne], 182 | avril-juin 2007, mis en ligne le 16 mai 2007, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/4209> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.4209>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

© École des hautes études en sciences sociales

Katherine E. Brown, *Creole Economics: Caribbean Cunning under the French Flag*

Austin, University of Texas Press, 2004, XVI + 271 p., ill.

Natacha Giafferi

- 1 LONGTEMPS APRÈS le succès retentissant de *Village in the Vaucluse*¹, les chercheurs américains n'en finissent pas de nous livrer les clés de nos propres territoires. Acceptons donc cette nouvelle leçon d'humilité qu'est la parution de l'ouvrage à la fois approfondi et accessible de Katherine Brown. Formée dès ses premières années d'études sur le terrain de cet autre domaine réservé qu'est la Polynésie française, son objectif dans *Creole Economics* est de tenter d'appliquer la notion de « colonialisme d'État providence » – avancée pour la première fois par Geoffrey I. Bertram et Ray F. Watters à propos des « micro-États » du Pacifique² – à la Martinique, ex-colonie fascinante pour l'auteur par son attachement ambigu à son ancienne métropole et d'en tirer certaines conclusions, en l'occurrence, un taux record de fraude fiscale. Grâce à la définition d'un modèle économique quasi unique dans la région sur le plan de la consommation, mais fortement caribéen sous l'angle du travail informel (le *debouya* qui recouvre à la fois les formes de commerce non enregistré et toute activité non déclarée et non criminelle), l'auteur teste l'hypothèse, d'ordre culturel et inspirée de l'« orientation cognitive » de Sidney Mintz et Richard Price (1992)³, d'une « reproduction des traditions créoles de survie » (p. 10). Pour Katherine Brown, ce n'est pas la forte taxation française qui, aux Antilles, suscite le travail au noir, mais plutôt le caractère inauthentique de l'assimilation culturelle et politique à l'Hexagone, et en particulier le prisme racial à travers lequel les Antillais sont perçus par leurs compatriotes. L'originalité mais aussi la duplicité de la vie économique martiniquaise correspondraient ainsi globalement au désir de produire une différence salutaire et d'éviter la claustration d'une continuité trompeuse avec la métropole.
- 2 Ainsi l'expression « se débrouiller », même lorsqu'elle est utilisée en français, est porteuse pour les créolophones de deux sens emboîtés : un premier, créole, dérivé de

l'expérience de l'esclavage, met en avant l'autonomie et la ruse; un second, français, reste plus vague, plus général. En France métropolitaine, observe l'auteur, le travail non déclaré est généralement une faute individuelle et dissimulée; en Martinique, c'est une attitude plutôt valorisée dont l'une des fonctions, sinon la principale, serait de contribuer à l'échange social, au développement et à l'entretien de réseaux – même si pour les femmes le tableau est sensiblement différent, la charge de famille et l'autonomie financière constituant souvent des motivations prioritaires. Katherine Brown inscrit donc son enquête – une décennie de terrain à Fort-de-France – dans une anthropologie « substantiviste », attentive aux intrications des motivations économiques et des impératifs culturels, notamment les questions de statut et de prestige qui dans les pratiques masculines semblent dominantes. L'enjeu du livre est donc à la fois ethnographique et théorique, avec des données doublement approfondies suivant l'axe de la classe et du genre. Ainsi nous est progressivement révélé le fonctionnement d'une société insulaire fortement dépendante: sa relation au travail, caractérisée par une certaine initiative personnelle et la « multiplicité occupationnelle »³; son rapport à la France métropolitaine, dans lequel on observerait une continuité et même un renforcement, depuis l'époque coloniale, de la duperie sous l'apparence de la complicité; mais aussi, en interne, selon ses propres – quoique duelles et ambiguës – lignes de pouvoir et de stratification, ses divisions sociales, économiques, symboliques.

- 3 Une première partie donne l'enjeu méthodologique et résume sur un plan historique le passage d'une société de plantation, dans laquelle la stratification raciale tend à produire le plus de différences possibles, à certaines phases d'assimilation fabricant, cette fois, du même. La deuxième partie introduit à l'anthropologie économique en général et aux « tensions post-coloniales » en particulier. Enfin la troisième partie aborde les diverses formes de « *debrouillardism* », que l'on peut observer depuis l'époque coloniale et qu'activerait la figure de Compère Lapin, héros individualiste et plein de ressources des contes antillais. L'auteur y analyse ensuite les pratiques et les représentations observées au sein de quatre groupes socio-économiques et démontre brillamment la caducité de la thèse la plus répandue d'un travail informel qui ne devrait son existence qu'à la pauvreté. Enfin, un dernier chapitre fait contraster modes et situations d'activité non déclarée en utilisant la variable de genre, d'une grande complexité aux Antilles, et rappelle que les femmes soumises, à l'époque coloniale, aux tâches les plus rudes subissent aujourd'hui le poids d'une autorité masculine vidée de ses responsabilités. D'une manière générale, le livre aborde les différents débats théoriques que soulève le champ de sa recherche (négritude/métissage/créolité/antillanité, réputation/respectabilité, rapport au corps, à l'ornementation, au regard) avec beaucoup de clarté. En évitant de prendre parti – même si la familiarité acquise après onze années de séjours réguliers rend apparemment compréhensif, sinon indulgent –, l'auteur parvient à exposer ses matériaux et sa réflexion avec beaucoup de conviction. Ce professeur de l'État du Colorado n'a pas volé sa place parmi les Américains amis de la Martinique, tels Richard et Sally Price ou encore Richard Burton, auteur en 1993 d'un article consacré précisément aux figures du *débouya pa péché* dans l'œuvre de Patrick Chamoiseau, auxquelles Katherine Brown fait également référence. Notons au passage un certain goût pour la fiction littéraire – même s'il faut bien avouer que le pseudonyme Marius Bellance ne sonne pas très « métro », mais c'est réellement un détail. Pour l'essentiel, et en laissant de côté des erreurs répétées dans la transcription des mots ou expressions françaises et créoles, un peu fâcheuses vu la

qualité du travail, le livre offre un propos limpide, une excellente introduction à l'univers martiniquais et un apport rigoureux à l'approche culturelle des pratiques économiques.

NOTES

1. Laurence Wylie, *Village in the Vaucluse*, Cambridge, Harvard University Press, 1957.
 2. Geoffrey I. Bertram & Ray F. Watters, « The Mirab Economy in South Pacific Microstates », *Pacific Viewpoint*, 1985, 26 (3): 497-519.
 3. Sidney W. Mintz & Richard Price, *The Birth of African-American Culture: An Anthropological Perspective*, Boston, Beacon Press, 1992.
 4. Lambros Comitas, « Occupational Multiplicity in Rural Jamaica », in Lambros Comitas & David Lowenthal, eds, *In Work and Family Life: West Indian Perspectives*, New York, Anchor Press, 1973: 157-173.
-

AUTEUR

NATACHA GIAFFERI

Laboratoire d'anthropologie sociale, Paris.
natachiafferi@hotmail.com